

1^{er} janvier 1894

— C'était le meilleur et le pire de tous les crimes.
— Je vous demande pardon ?

— C'est votre phrase d'ouverture, Arthur. « C'était le meilleur et le pire de tous les crimes. »

— Merci, Oscar, mais je n'ai pas besoin d'une « phrase d'ouverture ».

— Bien sûr que si, cher ami.

— Pour quoi faire ?

— Pour votre nouveau livre. Il doit s'ouvrir sur cette phrase, c'est vraiment...

Je l'interrompis :

— Quel nouveau livre ?

— Celui que vous commencez aujourd'hui – ce soir, dès que vous serez rentré. Le récit de notre dernière aventure – la plus extraordinaire de toutes, Arthur.

Il leva son verre vers moi, les yeux noyés de larmes.

— Vous êtes soûl, Oscar.

— Je l'espère, répondit-il, son visage s'épanouissant en un large sourire. J'ai fait une découverte importante. L'alcool, consommé à quantité suffisante, produit les mêmes effets que l'ivresse...

Oscar Fingal O'Flahertie Wills Wilde s'adossa au manteau de la cheminée et se mit à rire. À trente-neuf ans, il semblait à la fois plus âgé et plus jeune. Il avait le visage lunaire d'un

chérubin vieillissant : lèvres roses charnues, joues pâles et cireuses, sourcils sombres et voûtés, et ce qu'il appelait lui-même, non sans fierté, un « fort nez grec ». Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et, malgré une tendance à l'embonpoint, il était toujours bien de sa personne. C'était « quelqu'un », incontestablement. Nul ne savait mieux que lui incarner le célèbre Oscar Wilde, comme en témoignait sa mise. Ce lundi matin, il portait un costume trois pièces sur mesure en tweed du Donegal bleu et une large cravate en soie parfaitement assortie à la rose de Noël indigo passée à sa boutonnière. À l'en croire, la perle de son épingle à cravate avait jadis appartenu à John Keats.

J'avais fait la connaissance d'Oscar quatre ans et demi plus tôt, à la fin du mois d'août 1889, dans ce même hôtel londonien – le Langham, sur Portland Place. Il était déjà célèbre, à l'époque, mais davantage pour son extravagance et son esprit que pour ses nouvelles et sa poésie. Son trente-cinquième anniversaire était proche ; pour ma part, je venais d'avoir trente ans. Bien qu'ayant publié la première de mes histoires de Sherlock Holmes, je restais un relatif inconnu qui gagnait – mal – sa vie en pratiquant la médecine à Southsea.

À notre première rencontre – un dîner convivial, à l'initiative d'un éditeur américain qui avait eu la bonne idée de nous commander à tous deux des textes –, j'avais été frappé par l'intelligence d'Oscar et fasciné par sa personnalité. Son charme était irrésistible. Sa conversation avait laissé une impression indélébile sur mon esprit. Intellectuellement, il nous dominait tous et, pourtant, il avait l'art de sembler s'intéresser à ce que nous avions à dire. Il prenait autant qu'il apportait, mais ce qu'il apportait était unique. Il formulait les choses avec une curieuse précision, un humour subtil et de petits gestes pour illustrer son propos. Nous étions devenus amis sur-le-champ et l'étions restés depuis. Et bien que nous ne nous voyions pas régulièrement, à chacune de

nos retrouvailles, nous renouions avec la même intimité que si nous nous étions séparés la veille.

Cela dit, avec les années, Oscar avait changé. La délicatesse courtoise de la fin d'été 1889 était moins apparente en 1894. Toujours aussi spirituel (peut-être même plus), mais plus bruyant, il semblait moins attentif aux autres – apportait plus, mais prenait moins. Il laissait dans son sillage un arôme de vin et de tabac, à présent. Il se vêtait peut-être de manière plus sobre qu'à l'époque où nous avons fait connaissance, mais j'aurais aimé pouvoir en dire autant de son mode de vie. Depuis qu'il était devenu un auteur dramatique à succès (la première de sa pièce, *Une femme sans importance*, venait d'avoir lieu à New York), il dilapidait son argent de manière excessive – le Perrier-Jouët que nous étions en train de boire était un millésime parmi les plus chers. Il négligeait ses obligations de mari et de père. Son insouciance avait quelque chose d'inquiétant. En sa présence, on sentait qu'il y avait du danger dans l'air, et même un soupçon de folie.

Mais il restait d'excellente compagnie, toujours aussi irrésistible. C'est pourquoi j'avais répondu présent, à midi, un premier de l'An.

— Et ce déjeuner, alors ? lui rappelai-je, éloignant mon verre, alors qu'il tentait de me resservir. Vous m'avez promis « un déjeuner et toutes les nouvelles ».

— C'est vrai, dit-il, remplissant sa propre coupe à ras bord. Et je vous assure que vous ne serez déçu ni par l'un ni par les autres. J'ai commandé des crevettes au beurre et un homard grillé. Le chef nous prépare une mayonnaise dont il a le secret.

— Du homard à la mayonnaise en janvier ?

— C'est un pique-nique.

— Un pique-nique ? répétai-je d'un air sceptique.

— Oui, Arthur, je sais que vous êtes le genre d'homme attaché à vos habitudes – côtelettes d'agneau le lundi –,

mais nécessité fait loi. Nous mangerons en route. N'ayez crainte, nous ne manquerons de rien. (Souriant, il s'écarta de la cheminée et se dirigea vers une desserte près de la fenêtre, où il prit un petit récipient en verre sombre.) Regardez. Du caviar russe, le meilleur béluga – comme en dégustent le tsar Alexandre III et les amis les plus proches d'Oscar Wilde.

— Un pique-nique ? dis-je à nouveau. Par ce temps ?

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La pluie tombait sans interruption.

— Nous serons à couvert, me rassura-t-il d'un ton apaisant. J'ai commandé un fiacre – avec des couvertures. (Il regarda dans la rue.) Il nous attend. (Il se tourna vers moi et se mit à rire.) Où est votre esprit d'aventure, Arthur ?

Je ris à mon tour.

— De quoi s'agit-il, Oscar ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais vous le dire. (Il pointa du doigt la pendulette sur le manteau de la cheminée.) D'ici une minute, on frappera à la porte de cette chambre. Un des grooms de l'hôtel – Jimmy, certainement, un garçon amusant, un brave cockney – fera son entrée avec un petit plateau en métal dans la main droite. Sur ce plateau se trouvera un télégramme qui m'est adressé.

— Et que dira ce télégramme ? « Fuyez immédiatement – tout est découvert » ?

— Très drôle, Arthur. Non, il dira « Venez immédiatement ». Ou plutôt : « Venez à quatorze heures. Amenez votre ami Doyle si possible. Il pourrait se révéler précieux. » Signé : « Macnaghten ». Ensuite, je donnerai une pièce de six pence à Jimmy, qu'il laissera très probablement tomber, et nous nous mettrons en route.

— Comment savez-vous que ce garçon laissera tomber la pièce ?

— Il est très maladroit.

— Et comment connaissez-vous le contenu de ce télégramme ?

Oscar plissa les yeux et vida son verre.

— J'ai mes méthodes, docteur Doyle.

Alors que mon ami posait soigneusement sa coupe de champagne sur le manteau de la cheminée, on entendit deux coups frappés à la porte.

— Entrez ! cria Oscar.

Un garçon d'environ treize ans, aux cheveux roux et au visage constellé de taches de son, entra dans la pièce. Il tenait effectivement un petit plateau dans sa main droite.

— Télégramme pour vous, monsieur Wilde.

— Bonne année, Jimmy, répondit Oscar. Vous pouvez remettre le télégramme au docteur Conan Doyle. Vous avez déjà entendu parler de lui ?

— De qui, monsieur ?

— Du docteur Conan Doyle.

— Non, monsieur.

— Mais vous connaissez Sherlock Holmes ?

— Bien sûr, monsieur. Comme tout le monde.

— Le docteur Conan Doyle a inventé Sherlock Holmes, Jimmy. Sherlock Holmes est une création de l'imagination du docteur Doyle.

— Enchanté, monsieur, dit le groom, tenant le plateau devant moi.

— « Enchanté », c'est tout ? le reprit Oscar. Vous devriez vous sentir *honoré*, Jimmy. Prenez le télégramme, Arthur. Et voilà pour vous, Jimmy. (Il donna au groom une pièce de six pence que ce dernier laissa tomber immédiatement. Elle roula sous la desserte.) Ramassez votre pièce, Jimmy, et filez !

Le garçon obéit — avec un certain empressement — et Oscar gloussa gaiement.

— Maintenant, Arthur, poursuivit-il, ouvrez le télégramme. Que dit-il ?

— « Venez à quatorze heures. Amenez votre ami Doyle si possible. Macnaghten. »

— C'est tout ?

— Oui, répondis-je avec le sourire, tendant le message à Oscar pour lui permettre de l'examiner. Apparemment, il n'est pas fait mention de la nature « précieuse » de ma contribution.

— Je m'excuse, dit-il, me prenant le télégramme pour le lire. Macnaghten est un policier. Je suppose qu'on ne peut pas trop en espérer. (Il posa le télégramme sur la desserte, s'empara de la boîte de caviar et regarda dans la rue.) Venez, Arthur, notre voiture nous attend. Il faut partir. La partie est lancée, comme vous dites.

« Le pain grillé
est chaud »

Notre fiacre surgit du portique orné du Langham en faisant une embardée et tourna vers le sud dans Regent Street. Avec la jubilation d'un collégien en pensionnat découvrant le contenu de sa boîte à provisions, Oscar ouvrit le panier à pique-nique laissé par le portier de l'hôtel sur la banquette. Il me tendit une grande serviette de table en lin et une assiette en porcelaine.

— Le pain grillé est chaud ! s'exclama-t-il, ravi, avant d'étaler une cuillerée de caviar sur une tranche. Mangez, Arthur. Même par ce temps, nous n'en aurons pas pour plus de quarante minutes.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Tite Street.

— Tite Street, à Chelsea ? relevai-je, surpris. Tite Street – la rue où vous habitez ?

— Oui, Tite Street, où j'habite – quand je suis chez moi.

— Et vous n'y êtes pas en ce moment ?

— Non. Comme vous avez pu le constater, je séjourne au Langham pour quelque temps. L'hôtel est plein d'inconnus et d'étrangers. Il n'y a rien de plus apaisant.

Je haussai un sourcil.

— Madame Wilde est-elle au courant ?

Je pensais le connaître suffisamment pour lui poser cette question.

— Bien sûr. Je ne cache rien à Constance. Aucun homme ne devrait avoir de secret pour sa femme. Elle finit toujours par le découvrir. (Il suça bruyamment une pince de homard.) En outre, j'étais à la maison pour Noël, et chacun sait que l'abus de vie de famille est débilitant. C'est une source de vieillissement prématuré qui détourne l'esprit de missions plus nobles.

Je ris, comme il l'espérait.

— Et comment s'est passé Noël ? Comment vont vos fils ?

— Noël a été agréable, dans son genre. (Il me regarda bien en face, et je vis à nouveau des larmes dans ses yeux.) Ah ! Noël, quelle belle histoire !... Mais comment l'apprécier quand on en connaît la fin ? Ne pouvons-nous vivre sans le spectre de la crucifixion ?

— Et vos garçons ? insistai-je, ne souhaitant pas encourager mon ami dans un de ses moments, de plus en plus fréquents, où il se mettait à broyer du noir.

— Ils vont bien, merci. Mais ils sont épuisants. Maintenant qu'ils ont sept et huit ans, ils mènent des vies tellement actives que je préfère ne pas m'en mêler. Les pères ne doivent être ni vus ni entendus. C'est la seule bonne base pour la vie de famille.

Comme je m'y attendais, il ne me demanda de nouvelles ni de ma femme ni de mes enfants.

— Mais Noël s'est bien passé, murmura-t-il. Sereinement, en tout cas. (Il regarda à l'intérieur du panier à pique-nique et en sortit une bouteille argentée.) Pensez-vous qu'elle contienne un bourgogne blanc acceptable ? (Il retira le bouchon et renifla.) Ma foi, oui ! (Il remplit un gobelet qu'il me tendit.) Bonne année, Arthur. Merci d'avoir répondu à mon appel.

— Je suis toujours content de vous voir, dis-je sincèrement, levant mon verre à la santé de mon ami.

Le fiacre s'arrêta en vibrant. Nous étions à Piccadilly

Circus. Même le jour de l'An à l'heure du déjeuner – et sous la pluie –, des petits groupes de filles de joie exerçaient leur activité. L'une d'elles leva la tête et agita une poignée de lavande dans ma direction.

— Bonne année, m'sieur !

La voiture avançait en cahotant et reprit bruyamment sa route.

— Je suppose que lord Alfred Douglas est parti, dis-je d'un ton dégagé.

— Oui, Bosie est en Égypte. Il y passe l'hiver en qualité de secrétaire particulier du consul général au Caire. Le soleil sera mauvais pour son teint, mais le travail fera du bien à son âme. (Oscar se pencha vers moi et me tapota doucement le genou.) Vous devez l'appeler Bosie. Comme tout le monde. Il vous aime beaucoup, Arthur, même si vous ne l'appréciez guère.

— Je n'éprouve aucune antipathie envers lui, répondis-je. Je ne le connais pas vraiment, c'est tout.

En vérité, il me semblait en savoir assez sur lui pour ne pas lui faire confiance. Bosie Douglas était un jeune homme de vingt-trois ans, aux cheveux blonds et aux lèvres minces ; il avait cette beauté fragile qui n'appartient qu'aux Anglais. Troisième fils du neuvième marquis de Queensberry – et préféré de sa mère – cet enfant gâté, soi-disant poète, en réalité jeune oisif, avait quitté Oxford sans diplôme. Mou, efféminé, il m'apparaissait comme un bon à rien et une source de distraction ruineuse pour Oscar qui s'était entiché de ce garçon à qui il prodiguait du temps, de l'attention et de l'argent à tel point que cela en devenait gênant. Je ne me serais certainement pas embarqué dans cette aventure avec Oscar si Bosie avait été à Londres. Quand lord Alfred Douglas sifflait, Oscar Wilde accourait toutes affaires cessantes.

— Je me fais du souci pour Bosie, Arthur. Il est tellement prometteur, mais cela ne mène nulle part. Il ne fait rien. Sa vie semble futile, absurde. Quelle tristesse !

Je pris une cuillerée de caviar et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Nous traversions Trafalgar Square en direction du sud. Oscar poursuivit d'un ton sérieux :

— L'an passé, je lui ai donné à traduire ma pièce en français, *Salomé*. Je croyais que l'histoire parlerait à sa fascination pour le sacré et le macabre.

— Et ?

— Oh oui ! Elle l'a beaucoup intéressé. Il m'en a livré une traduction tout à fait remarquable. Mais cela remonte à plusieurs mois. Et depuis, il n'a rien fait. Rien du tout. Ces journées d'oisiveté mènent à des nuits blanches ; en conséquence, sa santé en souffre terriblement. Il est devenu nerveux – presque hystérique.

— Ce n'est qu'une phase. Il est encore très jeune. Ça lui passera.

— S'il ne se tue pas avant.

— Qui est hystérique, maintenant ?

— C'est de famille, Arthur. Le grand-père de Bosie a mis fin à ses jours, vous savez – il s'est tiré une balle. Et son oncle s'est tranché la gorge – avec un couteau de boucher.

— Je croyais que son oncle était pasteur.

— Un autre oncle – lord Archie Douglas. C'est lord James Douglas qui s'est tranché la gorge – il y a environ un an. Il était amoureux de sa sœur jumelle, Florrie. Son mariage lui a brisé le cœur. Il a perdu la tête et a tenté d'enlever une jeune fille pour « remplacer » Florrie. Mais son plan a tourné à vau-l'eau – et c'est un euphémisme. Après, il s'est mis à boire, avant d'en finir pour de bon.

— Quelle étrange famille ! commentai-je, ne sachant pas vraiment quoi dire d'autre.

— Bref, avec mes encouragements – et ceux de sa mère – Bosie est parti au Caire se mettre au service de lord Cromer. Le changement de décor et le fait d'avoir un vrai travail lui feront le plus grand bien, j'en suis persuadé.

— Moi aussi, dis-je sans beaucoup de conviction.

J'ajoutai avec davantage de sincérité :

— Et maintenant que Bosie est parti, vous avez du temps libre pour vous remettre au travail.

— Précisément, répondit Oscar avec enthousiasme. Et telle est mon intention – c'est même une nécessité.

Nous étions arrivés au niveau de l'Embankment, et Oscar, regardant vers le ciel par la fenêtre tout en agitant de manière théâtrale une pleine fourchette de crevettes au beurre vers la Tamise, déclara soudain :

— Mes créanciers – ces charognards – me harcèlent, Arthur. J'ai besoin d'argent. Je croule sous les dettes.

— Mais on a joué deux de vos pièces à Londres cette année, protestai-je. Cela a dû vous rapporter une fortune.

— Que j'ai dépensée. (Il me regarda en souriant.) Sans le moindre regret. Le plaisir doit se payer. Et je n'ai pas l'intention de m'en passer. Une passion démesurée pour le plaisir, voilà le secret pour rester jeune.

— Comme je vous l'ai déjà entendu dire.

Il m'offrit un soupir théâtral.

— Vous voyez à quoi je suis réduit, Arthur ? À me répéter ! Je dois prendre le temps de créer à nouveau. Il est très difficile de faire preuve d'originalité quand on est endetté.

— Vous avez un plan, je suppose ?

— Oui.

— Et j'en fais partie ? demandai-je.

— Oui.

— Et monsieur Macnaghten ?

— L'inspecteur principal Macnaghten. Oui, lui aussi. Macnaghten est celui qui nous mènera à notre mine d'or, Arthur.

— C'est un voisin à vous ? m'étonnai-je. Tite Street n'est pourtant pas une adresse habituelle pour un policier.

— Macnaghten n'est pas un policier comme les autres. Il est intelligent et cultivé. Il a reçu une bonne éducation.

Je ris.

— Dois-je comprendre qu'il a étudié à Oxford avec vous ?

— Non, à Eton – c'est un début. Ensuite, il est parti en Inde afin de gérer les plantations de thé de son père au Bengale.

— Un planteur devenu policier – c'est un déroulement de carrière plutôt curieux.

— C'est un homme aux talents multiples, qui dispose d'une fortune personnelle. Apparemment, il a attiré l'attention d'un juge de district au Bengale qui a reconnu son potentiel. Et quand Macnaghten a décidé de rentrer en Angleterre avec l'intention de servir son pays d'une façon ou d'une autre, ce bon juge l'a orienté vers le Département d'enquêtes criminelles de la Police métropolitaine. Il en est aujourd'hui le chef – et il vient à peine d'avoir quarante ans.

— Est-il un homme de famille ? demandai-je, craignant l'espace d'un instant qu'Oscar ne se soit déjà entiché d'un nouveau beau garçon en l'absence de lord Alfred Douglas.

— Un homme de famille ? Absolument. Il a quatorze frères et sœurs.

— Et il n'est amoureux d'aucun d'entre eux, j'espère ?

Oscar gloussa.

— Il est marié – et heureux en ménage – avec une femme ravissante appelée Dora, la fille d'un chanoine de Chichester. Et je crois qu'ils ont plusieurs enfants en bas âge, charmants à n'en pas douter. Sa famille est un modèle de respectabilité.

— Il vous est sympathique ?

— Je pense.

— Et vous lui faites confiance ?

— Absolument. Il a une moustache à la gauloise, Arthur, qui rivalise avec la vôtre.

— Et vous comptez sur lui pour nous aider à faire fortune ?

— Exact, cher ami. Vous êtes aussi malin que Sherlock Holmes, aujourd'hui. Vous et moi avons besoin d'argent. (Il me regarda d'un air entendu, la bouche pleine de crevettes au beurre.) Vous avez une jeune épouse souffrante dans une clinique en Suisse, n'est-ce pas ? Il lui faut des soins

et de l'attention, j'en suis sûr – et cela a un coût. (Il but une gorgée de vin et me sourit avec sollicitude.) Comment se porte Touie, à propos ?

— Elle ne se laisse pas abattre, merci – et elle vous envoie son meilleur souvenir. Ainsi qu'à Constance.

— Vous avez aussi des enfants, n'est-ce pas ? Un de chaque ?

— Oui, répondis-je avec le sourire. Mary et Kingsley. Vous n'avez pas oublié.

— Ils ont besoin d'une nurse – et d'une éducation. Évidemment, rien de ce qui est digne d'être connu ne peut s'enseigner, mais il faut tout de même leur trouver un bon établissement et payer pour leur scolarité. Vous pourriez gagner plus d'argent avec une nouvelle aventure de Sherlock Holmes, mais vous semblez peu enclin...

— Je suis las de Holmes.

— Fort bien. Mais il vous faut une source de revenus.

— En effet.

— Je pense donc que vous devriez écrire une histoire qui se vendra mieux que tout ce que vous avez publié jusqu'à présent – et de mon côté, j'ai besoin d'une pièce qui attirera les foules au théâtre.

— Et vous comptez sur votre inspecteur principal Macnaghten pour nous fournir les deux ?

— Oui, murmura mon ami, ronronnant presque de plaisir à cette perspective.

— Et comment, exactement, va-t-il s'y prendre, mon cher Oscar ?

— Tout simplement en nous aidant à identifier le plus célèbre, le plus abject, le plus répugnant et le plus populaire de tous les criminels de notre époque : Jack l'Éventreur. Avez-vous jamais commencé une année sous de meilleurs auspices ?